



CLASSIQUES
GARNIER

TOURNON (André), « Présentation », in FANLO (Jean-Raymond), TOURNON (André) (dir.), *Formes du millénarisme en Europe à l'aube des temps modernes*, p. 9-15

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5579-7.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5579-7.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2001. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉSENTATION

Le projet initial de ce colloque était de satisfaire un désir de clarté, stimulé par la frange d'incertitude qui entoure la notion en jeu, même lorsqu'on la présente sous sa forme canonique en prenant à la lettre le texte scripturaire qui l'a cautionnée. Le règne de « mille ans » que l'Apocalypse (20, 2-4) promet aux justes après une période d'épreuves, mais avant les ultimes bouleversements et le Jugement dernier au seuil de l'éternité, paraît situé à la fois dans l'Histoire, comme instauration et maintien d'un ordre temporel autant que spirituel, et au-delà de l'Histoire, comme une période statique de paix en avant-goût du paradis. En vertu de cette ambiguïté, les courants de pensée, de prédication et d'action que l'on peut rassembler sous le nom de « millénarisme » posent un problème philosophique autant qu'historique : il s'agit de comprendre une notion qui défie la perception rationnelle du temps et de ses démarcations réelles ou mythiques. A cette fin, il a paru opportun d'en étudier les diverses formes à l'« aube des temps modernes », soit du XV^e au XVII^e siècle : époque de crises successives, de troubles et de mutations violentes ; de foi aussi, d'hommes attentifs aux promesses et aux menaces d'un surnaturel toujours imminent à leurs yeux ; de réflexion critique enfin, sur les mirages qui en procèdent. Il devait être possible de considérer ces données lointaines en conjuguant le regard théoriquement neutre de l'histoire avec la connivence littéraire qui donne accès à leur logique interne ; et peut-être d'en tirer quelques enseignements prophylactiques au sujet des ersatz fabriqués depuis, et des vieux leurres qu'ils remettent en vogue.

Les travaux de Jean Delumeau, dont la conférence inaugure le recueil, ont fourni un cadre sûr, à plus grande échelle, où l'ensemble du phénomène prend un sens parfaitement lisible. Mais les détails, pour la période considérée, n'en paraissent pas moins énigmatiques. Car les témoins de l'esprit millénariste y sont à la fois insistants et difficiles à définir globalement. Claude Baecher

les situe par rapport aux courants anabaptistes, autre forme majeure d'hétérodoxie en butte aux anathèmes de toutes les églises établies. Ce faisant, il fait indirectement ressortir leurs singularités, non seulement par rapport aux doctrinaires concurrents, mais aussi par comparaison entre eux : leurs prédications ou leurs prophéties, si répétitives qu'elles soient, s'inspirent de traditions hétérogènes, qu'elles diversifient encore pour les adapter à des malaises ou à des espoirs distincts selon les situations et les temps. Quant au regard extérieur que posent sur eux plus tard les théologiens orthodoxes, il ne leur confère pas l'identité d'un adversaire nettement catalogué : Marie-Madeleine Fragonard décèle plutôt une stratégie d'évitement chez les polémistes catholiques, et Jean-Robert Armogathe, analysant le répertoire des exégèses du *millenium* méthodiquement compilées et évaluées par Cornelius a Lapide, confirme que le millénarisme strict n'y apparaît guère, pour être rejeté, que sous la forme de ses antécédents antiques ou médiévaux – comme si ses résurgences au XVI^e siècle étaient discréditées d'avance, fantômes d'hérésies avortées qui se dissiperaient sous l'analyse.

Le millénarisme de la Renaissance n'est pourtant pas une invention d'historiens, analogue aux « terreurs de l'an mil » imaginées au XIX^e siècle. Pour le constater, il n'est que d'examiner la collection des figures et des textes présentés dans la seconde partie du recueil. L'exigence essentielle, d'un ordre stable et sacré instauré sur terre pour un temps déterminé après la défaite de l'Antéchrist, leur est commune ; les principales différences tiennent aux phases de cette régénération sur lesquelles ils mettent l'accent. Que soient privilégiées les épreuves liminaires, et le message prend forme d'appel à la résistance, sinon aux armes ; que l'inspiré s'attarde sur le nouvel ordre, et c'est un rêve de triomphe et de paix universelle ; qu'il insiste sur le charisme dont il se prévaut, et cela tourne à l'expérience mystique. Encore ces distinctions, de toutes façons trop sommaires, sont-elles constamment brouillées. Marguerite Soulié fait transparaître la

spiritualité vétero-testamentaire, résolue en soif de justice, qui anime en profondeur la violente prédication de Thomas Müntzer. Le minutieux programme d'organisation du monde de paix qu'annonce Hans Hergott, traduit et présenté par Joël Lefebvre, commence par la prophétie de l'avènement de l'Esprit avec les bouleversements qu'il entraîne, et s'achève en menace de châtement divin contre les « doctes » complices des puissants. Brigitte Hébert éclaire l'intime connexion des perspectives triomphalistes et sacrificielles dans le *Livre des merveilles* de David Joris, visionnaire fulgurant d'une régénération sans violence, et d'un homme nouveau assimilé au Christ. De semblables bigarrures marquent les discours d'inspiration millénariste dans les pays latins. Le projet d'évangélisation planétaire et de concorde que Christophe Colomb, dans les documents étudiés par Jean-Claude Margolin, présente comme l'issue logique de ses explorations, et des avantages bien matériels qu'elles procurent à l'Espagne, s'exprime en langage de prophète et porte la double empreinte de Joachim de Flore et du mysticisme franciscain. Ces derniers traits se retrouvent dans les prédictions à demi légendaires recueillies ou inventées par Téléphore de Cosenza au XIV^e siècle, et traduites en français au XVI^e en raison de la caution qu'elles donnaient aux chimères politiques des Valois ; Henri Weber en a décrit la symbolique luxuriante, où l'eschatologie, de catastrophes et de splendeurs, se démultiplie en avènements de quatre pasteurs angéliques aux prises avec deux Antéchrists, avec pour conclusions des spéculations sur la date précise de la fin du monde. En repérant dans l'Italie du Concile de Trente les centres monastiques favorables à la propagation des vaticinations millénaristes (de Giorgio Siculo, mais aussi de Francesco Zorzi, des deux inspirées de Venise, Paola Negri et la « Mère Jeanne » de Postel, de Basilio Albrizio) Adriano Prosperi reconstitue un « réseau serré de traditions prophétiques variées et discordantes », dont il définit les modes d'expression et les horizons d'attente, autour d'un même

schéma de base – l'espoir d'un *medius adventus*, avènement messianique intermédiaire entre l'Incarnation et la fin des temps. Claude-Gilbert Dubois met en lumière une complexité au moins égale dans une expérience singulière – l'étrange processus de régénération que Postel, sous l'influence de la « Mère Jeanne » qui incarnait pour lui l'âme féminine de la divinité, a imaginé et vécu extatiquement, puis extrapolé en restauration de l'ordre originel par la monarchie française appelée à régir le monde. Et les supputations astrologiques, rappelées par Jacques Halbronn, viennent fréquemment compliquer encore le jeu.

Appliqués aux comportements dans l'histoire, les motifs millénaristes peuvent sembler plus homogènes, en raison de leurs points de convergence : se préparer avec confiance à la grande mutation, résister aux assauts de l'Antéchrist. Ils sont ici étudiés spécialement dans l'aire anglo-saxonne, où les turbulences politiques en sont fortement empreintes. Monique Vénuat décèle chez les premiers réformateurs anglais des « tentations millénaristes » : reconnaissance des « signes des temps », et surtout, chez John Bale, de l'imminence du « sabbat de paix » qui doit précéder les ultimes épreuves et le Jugement. Olivier Lutaud dresse et commente un tableau précis des options qui s'affirment au XVII^e siècle ; qui divergent aussi, selon les groupes et les visées auxquelles elles s'adaptent, et changent en fonction de l'évolution politique et sociale qui tend à les laïciser en projets humains, en dépit d'un paroxysme de force à l'époque de Cromwell, où la secte de la « Cinquième Monarchie » pénètre au Parlement ; mais tout au long de ces années de trouble, vocabulaire et références prophétiques envahissent le langage de l'action autant que de la prédication : les programmes radicaux des « Diggers » s'expriment avec des emprunts à la Genèse. Des cautions trouvées dans l'Ancien Testament procède la redécouverte de l'élection d'Israël, à contre-courant de l'antisémitisme alors traditionnel en Chrétienté ; Danièle Frison mesure cette incidence remarquable du

millénarisme dans les écrits de Brightman et de Mede, et dans un traité de Finch qui assigne aux Juifs, victimes par excellence des pouvoirs d'oppression, la première place dans le futur royaume. Du modèle hébraïque procède aussi l'ésotérisme que Yona Dureau déchiffre dans les écrits des frères Harvey, à la fin de la Renaissance, voilés tantôt en cryptogrammes, tantôt plus subtilement sous le leurre de la transparence, comme dans la naïveté des images et chansons populaires. Plus ou moins manifeste, la vision millénariste structure en profondeur la pensée et l'action ; on le constate chez les puritains de la Nouvelle Angleterre, où Lee Audhuy en a reconnu l'empreinte sur Winthrop et Cotton notamment, et sur les thèmes de prédication perpétués après eux : espérance spirituelle et temporelle pour l'instauration du règne des saints en « Canaan », puis, en réponse au risque d'échec de la mission qu'ils s'assignaient, repentance et constance dans l'épreuve. Aussi révélatrice, sur un autre registre, paraît être sa fortune littéraire : Bernard Dhuick en retrouve des traces dispersées dans l'œuvre résolument profane d'Aphra Behn. Mais le modèle le plus significatif est constitué par l'itinéraire politique et spirituel de Milton, que décrit Jean Pironon : les traits essentiels du millénarisme apparaissent dans ses poèmes de jeunesse, puis dans ses pamphlets des années 1640..., ainsi que dans son action politique au cours de la même décennie ; mais, de difficultés en déceptions, leurs perspectives temporelles laissent progressivement place à une conception toute spirituelle de la régénération attendue ; si bien que le « désir de paix et de bonheur » qui les anime se transpose en mythe des origines dans *Le Paradis perdu*, puis en méditation sur le « royaume de l'Esprit » dans *Le Paradis reconquis* : nostalgie ou désir poétique, substitué au rêve du *Millenium*.

Ce n'est pas là une dépréciation de celui-ci, mais une approche différente, propre à le saisir comme un phénomène culturel marginal, où le sens des croyances, les désirs qu'elles traduisent,

compte plus que leurs rapports possibles avec le réel ou leur insertion en des doctrines accréditées ; en d'autres termes, une façon de comprendre le millénarisme comme un foyer de mythes. Jean-Raymond Fanlo reconnaît ainsi le thème de l'ultime croisade et de l'Empereur des derniers Jours dans le « Grand dessein » d'hégémonie européenne et de lutte contre l'Espagne qu'Agrippa d'Aubigné attribue rétrospectivement à Henri IV ; mais comme une virtualité du passé, annulée par la mort du roi : « c'est seulement quand il est frappé d'impossibilité manifeste, et dans la rétrospection nostalgique, que le mythe de croisade peut s'écrire », et il est perçu comme tel par le poète, que son calvinisme strict prémunit contre toute déviation vers l'hétérodoxie. C'est donc une « fiction poétique », et un demi-consentement à l'illusion, plutôt qu'une conviction. Les fragments fulgurants dans lesquels Léonard de Vinci esquisse les images des derniers jours placent de même, comme l'explique Achille Olivieri, « les différents aspects du prophétisme millénariste [...] à l'intérieur du jeu de l'imagination » ; et leurs matériaux (« fétiches » et « simulacres », « géants » et « déluges »...), étrangers à la thématique traditionnelle, empêchent de méconnaître la souveraineté de cette imagination, sans diminuer pour autant la portée des intuitions philosophiques et religieuses auxquelles elle donne forme. Le millénarisme proprement dit peut ainsi être absent d'une œuvre et la hanter cependant, sous la forme de motifs et de thèmes fortement caractérisés et disséminés en des lieux stratégiques : c'est ainsi que Gilles Polizzi repère dans les *Centuries* de Nostradamus la dispersion systématique d'expressions millénaristes assemblées (mais déjà sous une loi de fragmentation) dans la lettre-préface à Henri II, où le lecteur croira découvrir l'esquisse d'un cadre de référence, cernant un sens qui se profile par de multiples allusions dans les quatrains, comme « limite et centre invisible » de l'œuvre. La parodie même, en exploitant les bizarreries ou les difficultés exégétiques du texte de l'Apocalypse sur lequel se fondent les

spéculations millénaristes, peut en tirer des significations inédites, et curieusement plausibles : on le constate dans les « Fanfreluches antidotées » que Rabelais place au seuil du *Gargantua*, où le *Millenium*, présenté au futur mais par rétrospection à partir de son terme, devient le « temps de passe-passe » où se joue le sens de l'Histoire. Placé sous ces éclairages poétiques ou ludiques, le millénarisme prend la forme d'un complexe de désirs et de rêves ; ce qui peut permettre de le comprendre sans céder pour autant aux leurres qu'il a fait surgir dans le passé et jusqu'à nos jours, en le situant sur les domaines frontaliers des mythes, entre projets, espérances et désillusions.

André TOURNON